

ASPECTS DES RELATIONS VILLES CAMPAGNES
DANS LE DEPARTEMENT DE LA HAUTE-SANAGA

Le département de la Haute-Sanaga est situé sur les marges septentrionales de la forêt camerounaise, dans une zone de transition où forêts et savanes se combinent en une large mosaïque (voir carte 1).

Sur 12 000 km², 45 000 habitants se dispersent en 190 villages qui s'émiettent eux-mêmes en près de 800 hameaux, se scindant à leur tour en une poussière de fractions plus petites.

Parmi ces villages, trois seulement ont pris quelque importance, Nanga-Eboko, la préfecture, Minta et Mbandjok, les deux sous-préfectures.

Importance relative cependant, Mbandjok deviendra peut-être un centre important mais ce n'est encore qu'un village dans lequel vient de naître un complexe agro-industriel, la Société Sucrière du Cameroun (SOSUCAM). L'installation d'une sous-préfecture s'est effectuée simultanément et un embryon de centre se forme. Minta a des fonctions administratives depuis plus de 10 ans mais végète autour d'un noyau formé des quelques bâtiments de l'administration, de plusieurs boutiques et d'une mission.

Nanga-Eboko fait davantage figure de centre important. Si l'on hésite à parler de ville à son égard, du moins a-t-elle des fonctions de petite ville.

A l'origine de Nanga-Eboko se trouve un gros village, Nguinda, où réside un chef traditionnel, éminent guerrier dominant la région. L'administration allemande puis française, utilisent ce pouvoir et font de ses successeurs les auxiliaires de leur commandement.

Un poste administratif est créé par les Français en 1921. Un noyau commercial apparaît, ainsi que des missions, un hôpital, des écoles. Deux villages proches Medongo et Nkotnam s'accroissent et avec Nguinda, village originel, viennent s'agglutiner au centre. L'ensemble forme aujourd'hui une agglomération de près de 10 000 habitants. Quel rôle joue ce petit centre dans la campagne qu'il commande ?

Entre Nanga-Eboko et le reste du département, des relations se sont nouées. Tissu bien fragile cependant ; la trame en est lâche. Mais nous sommes là au niveau inférieur d'une hiérarchie des relations, au niveau où un petit centre est au contact direct des villages. Si son influence s'étend à l'ensemble du département dans certains domaines, dans d'autres elle est beaucoup plus restreinte ; parfois même le centre est évité, au profit d'autres villes.

Trois volets importants nous paraissent dominer la vie de relations entre la ville et la campagne. Ils concernent les mouvements de population, les échanges commerciaux et les liens issus des fonctions sociales du centre.

LA VILLE ET LES MOUVEMENTS DE POPULATION.

L'évolution générale de la population du département montre une nette décroissance.

Un premier dénombrement, en 1923, permet d'estimer à environ 55 000 les habitants du cadre départemental actuel. En 1932, l'on en compte environ 50 000, puis 44 000 en 1949. Jusqu'en 1963, la population oscille entre 40 et 43 000, pour remonter sensiblement en 1967 à 45 000.

Cette évolution présente deux aspects suivant que l'on s'attache à la population rurale ou à celle des centres.

L'augmentation de la taille des centres :

La population de Nanga-Eboko n'a cessé de croître depuis la création du poste administratif. L'augmentation du noyau urbain s'est faite parallèlement à la croissance des villages de l'agglomération. En 1923, l'ensemble Nanga-Nguinda compte un peu plus de 1 900 personnes. En 1949, 1 758 habitants sont recensés dans le centre urbain et 2 111 dans les villages agglomérés autour du chef-lieu. En 1967, près de 5 500 personnes vivent au centre et 4 200 dans les trois villages périphériques.

L'accroissement est sensible également dans les deux sous-préfectures. En 1949, Akoum, centre commercial de Minta possède 300 habitants. Il en compte le double aujourd'hui et l'ensemble de l'agglomération de Minta dépasse 1 500 personnes. Mbandjok n'est en 1963 qu'un village de 230 habitants. Quatre ans plus tard, il en possède 800 à la suite d'un afflux d'ouvriers dans les plantations de canne à sucre et la raffinerie de la SOSUCAM.

Au total près de 7 000 personnes vivent en 1967 dans les trois noyaux urbains et la population formée par ces centres et les villages qui s'y accolent dépasse 12 000 habitants.

La chute de la population rurale :

A l'inverse, la population rurale, hors des agglomérations, n'a cessé de diminuer. De plus de 53 000 habitants en 1923, la population villageoise ne compte plus aujourd'hui que 33 000 personnes. La perte est voisine de 25 % au cours des vingt dernières années.

Ce dépeuplement rural affecte différemment les villages. Les plus atteints sont ceux de la grande route qui traverse le département : ils perdent plus du quart de leurs habitants entre 1947 et 1957 ; le mouvement paraît se ralentir au cours des dix années suivantes où l'on enregistre une chute de 3 % seulement. Les villages de l'intérieur perdent 21 % de leur population entre 1947 et 1957 et 12 % dans la décennie suivante. Ce ralentissement des dernières années semble signifier que la masse des migrants possibles est affaiblie. La population villageoise a considérablement vieilli et ceux qui restent n'ont plus guère de mobiles de départ.

Peu sensible dans les très petits villages de moins de 100 habitants, (mais qui sont "statistiquement" trop faibles pour un calcul de pourcentage, et qui sont peut-être aussi des villages anciens, déjà dépeuplés), le mouvement atteint surtout les villages de plus de 100 habitants. Seuls les gros villages, de plus de 600 personnes, ont pu lutter contre cet exode, mais ils sont peu nombreux.

Un lien existe-t-il entre le dépeuplement des campagnes et la croissance des trois petits centres du département ?

L'importance de l'exode rural dépasse largement l'augmentation de la population de ces trois noyaux urbains et de leurs agglomérations.

Le sens des mouvements de population

Les recensements de population actuels ne permettent guère de saisir avec exactitude les déplacements. Le lieu de naissance n'est plus mentionné sur les fiches individuelles où l'on ne retient que l'arrondissement d'origine. Les mouvements de faible amplitude, à l'intérieur d'un arrondissement ne peuvent être détectés sans enquêtes spéciales.

Il existe cependant un document ancien, dû à l'administrateur Delarozière qui effectua une comparaison entre deux recensements séparés d'un intervalle de 30 mois environ, vers 1950. (1). Cette enquête révèle l'existence d'un brassage interne au département. Entre les deux recensements, 2 800 personnes ont quitté leur canton ; 1 900 sont arrivées dans un autre canton du département. Le déficit de 900 personnes correspond, en dehors des gens qui n'ont pu être retrouvés, aux gains des deux centres existant à cette époque, Nanga-Eboko surtout qui en reçoit plus de 800.

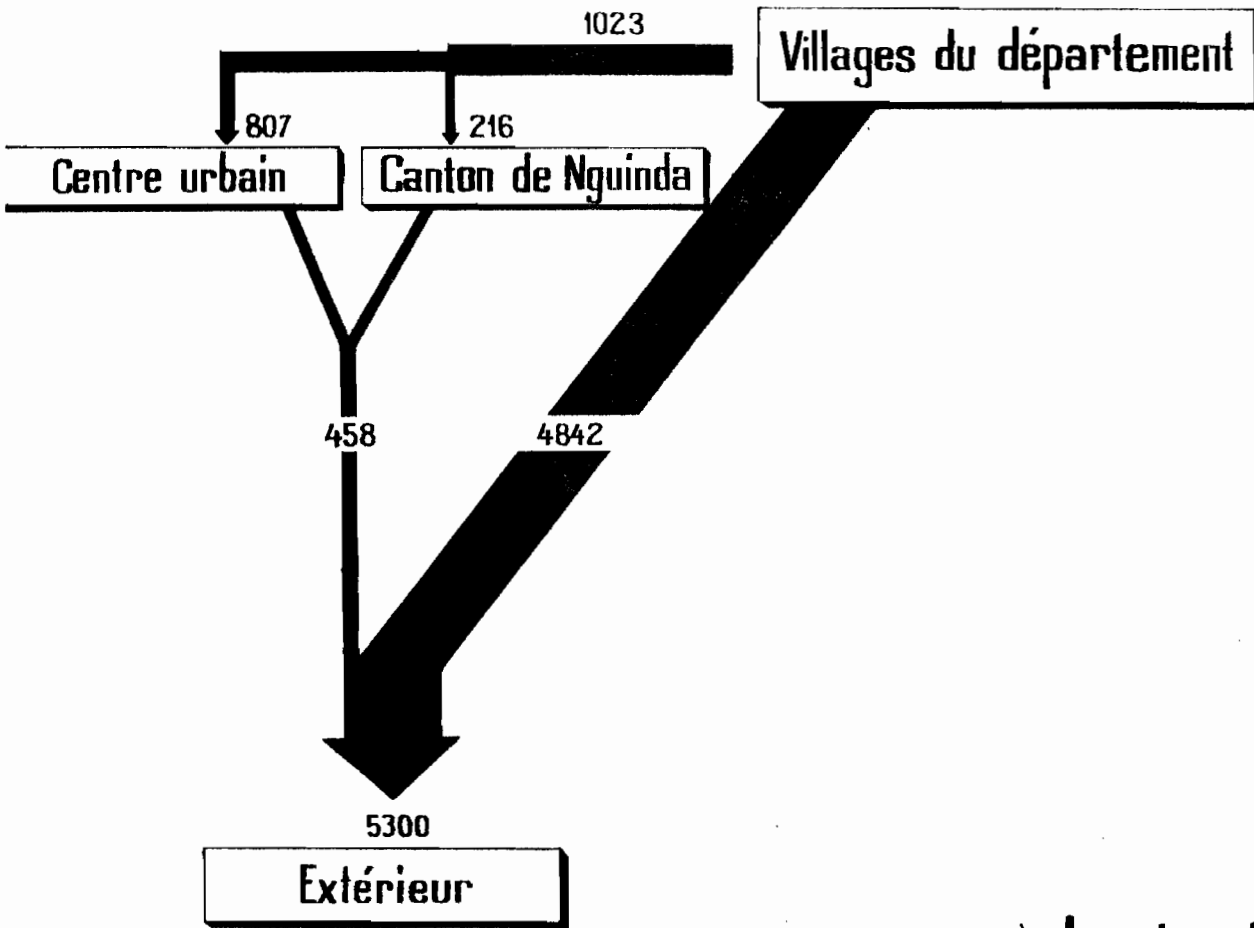
(1) R. DELAROZIERE.- Contribution à l'étude ethno-démographique de la subdivision de Nanga-Eboko. (Bulletin mensuel de la statistique outre-mer. Septembre 1953).

Plus importants sont les mouvements vers l'extérieur du département. 5 300 personnes ont quitté le pays et l'on n'enregistre que 1 132 arrivées, soit une perte de plus de 4 000 personnes. Nous avons représenté schématiquement l'importance de ces mouvements migratoires, entre les villages, le centre urbain de Nanga-Eboko et la région périphérique (canton de Nguinda) et les régions extérieures au département (Fig. 1 A et 1 b).

Ces schémas montrent que le rôle de Nanga-Eboko dans ses relations avec le dépeuplement rural est bien faible. Au départ comme à l'arrivée, il ne retient qu'une petite part des migrants, qui préfèrent aller directement vers d'autres villes. Le passage d'une grande route rend facile les déplacements à Yaoundé. Aujourd'hui la construction du chemin de fer transcamerounais met Yaoundé et Douala à meilleure portée encore. Yaoundé et Douala sont en effet les deux pôles principaux des mouvements migratoires. (cartes n° 1 et 2). C'est l'attrait bien connu des grandes villes avec lesquelles Nanga-Eboko ne peut rivaliser. Ces deux villes reçoivent chacune plus de 1 000 personnes entre 1949 et 1951, soit près de la moitié des départs vers l'extérieur. Mais l'on trouve aussi des habitants de la région de Nanga-Eboko un peu partout sur le territoire camerounais. Attrait des chantiers et des grandes plantations où l'embauche est importante, (plantations d'hévéa de la région d'Edéa, plantations de tabac de la Lékié, chantiers aurifères du Lom et Djerem, ...) De nombreux mouvements sont dus aussi aux liens familiaux avec les régions voisines, là où les frontières administratives ont séparé des gens proches (Nyong et Mfoumou, Lom et Djerem, Mbam, Haut-Nyong.) Ces déplacements sont anciens, et ils se perpétuent de nos jours ; c'est pourquoi l'enquête de M. Delarozière nous paraît avoir peu vieilli.

Ces mouvements datent de la période des recrutements forcés de main d'oeuvre dans les chantiers et les plantations. Le département de la Haute-Sanaga a fourni d'importants contingents. Le mouvement s'est continué de lui-même, par une sorte de tradition. Les mouvements inverses ne sont en fait que des mouvements de retour. C'est pourquoi les liens sont si étroits entre zones d'arrivée et zones de départ. Nous n'avons malheureusement pas d'enquête équivalente pour une période récente. Le dépouillement des fiches de recensements de la ville de Nanga-Eboko, en 1967, montre que l'origine des habitants a peu changé depuis 1950.

A) Émigration



B) Immigration

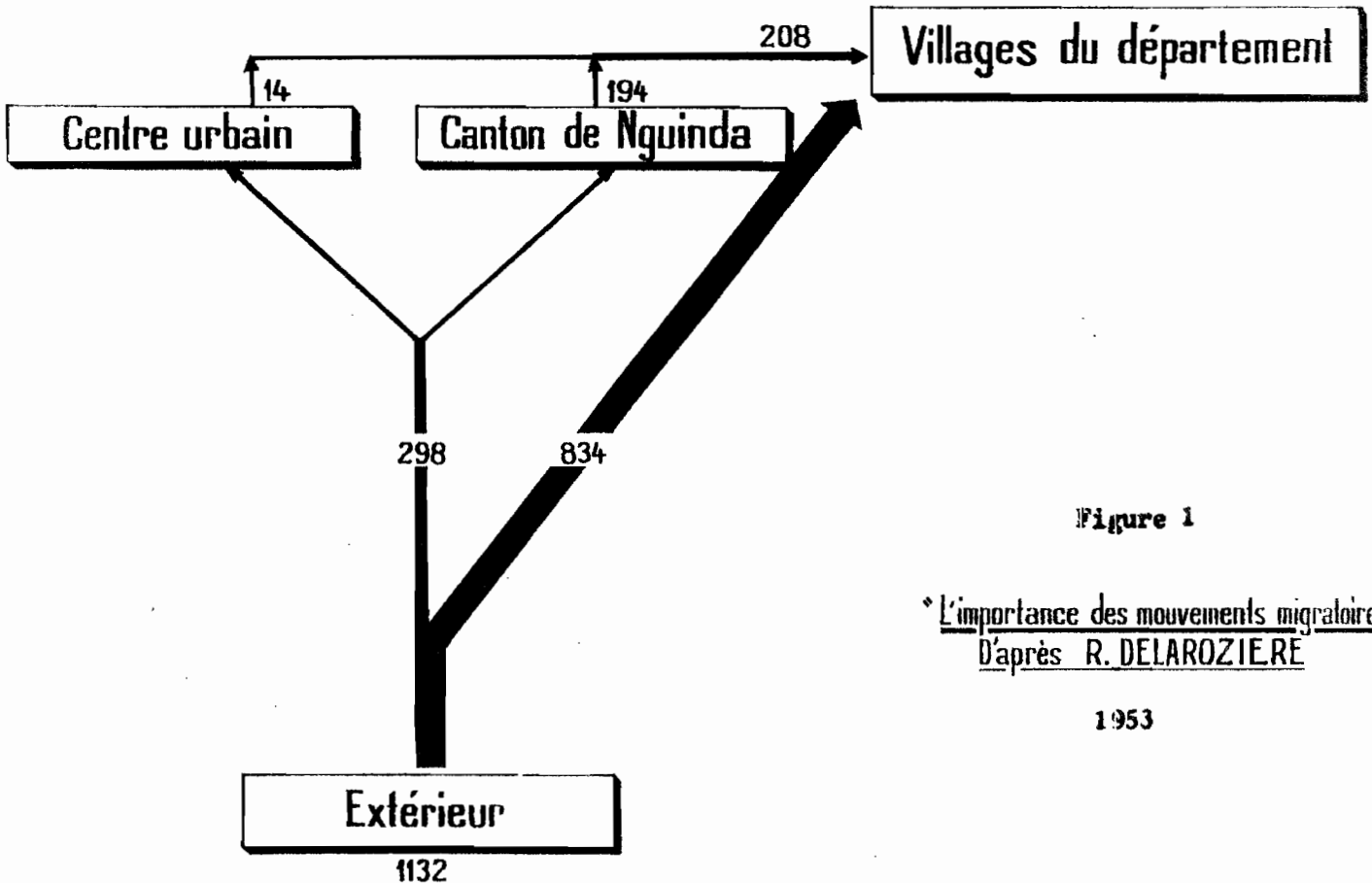


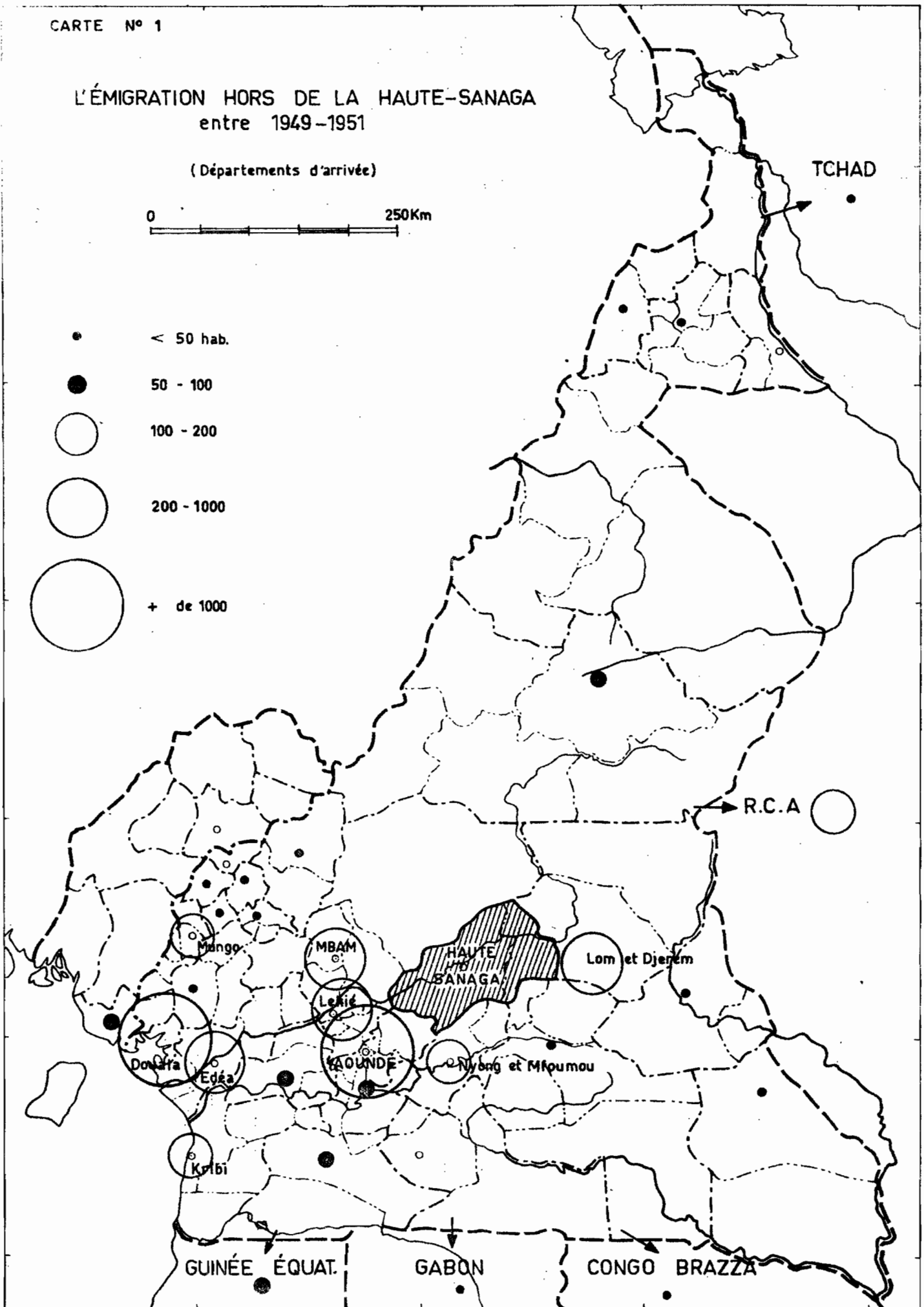
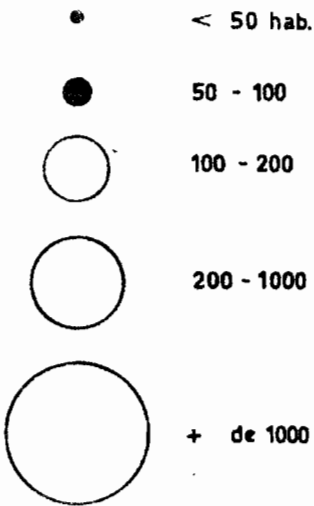
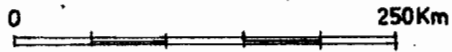
Figure 1

“L'importance des mouvements migratoires”
D'après R. DELAROZIERE

1953

L'ÉMIGRATION HORS DE LA HAUTE-SANAGA entre 1949-1951

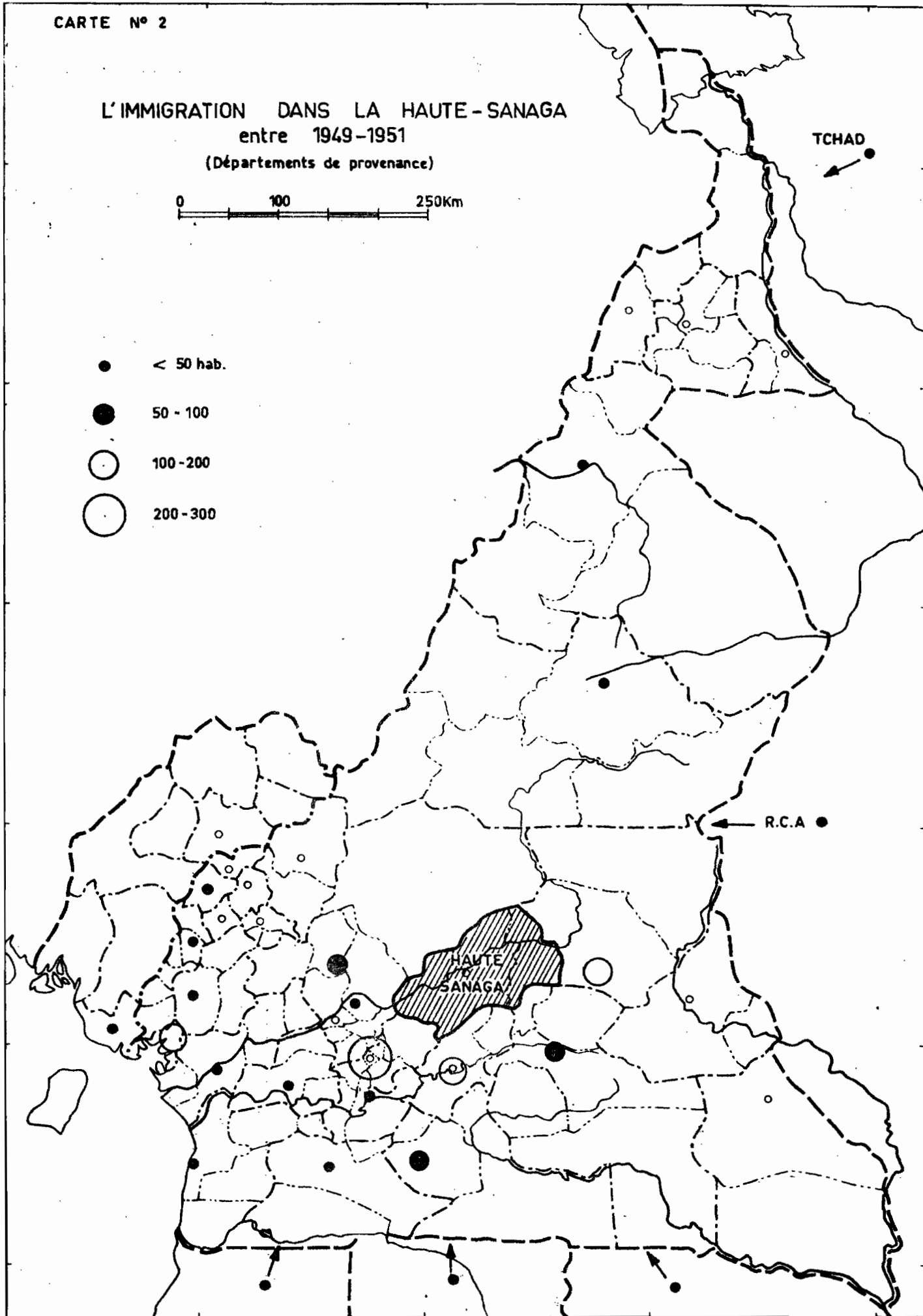
(Départements d'arrivée)



L'IMMIGRATION DANS LA HAUTE-SANAGA
entre 1949-1951
(Départements de provenance)



- < 50 hab.
- 50 - 100
- 100 - 200
- 200 - 300



La part des gens nés sur place ou dans le département est sensiblement la même : un peu plus de 66 % en 1967 contre 65 % en 1950. La part des régions voisines du Centre Sud et de l'Est, à 2 % près est la même. L'écart est plus faible encore pour le Littoral, région de Douala. Les seules différences notables concernent le Nord et l'Ouest (pays Bamiléké). Elles sont dues à des motifs d'ordre commercial. Les boeufs venant du Nord en direction de Yaoundé passaient le bac de la Sanaga à Nanga-Eboko ; celui-ci ayant disparu au profit d'un bac plus important à l'Ouest, tout un groupe de commerçants fulbé, spécialistes du commerce du bétail, se sont déplacés. Par contre, le commerce des boutiques s'est multiplié et a entraîné la venue de commerçants Bamiléké : 7 % en 1967 contre 0,2 % en 1950 où Français, Libanais et Grecs étaient les plus nombreux. Les mouvements de départs ne peuvent être saisis avec le recensement de 1967, il faudrait pour cela rechercher dans tous les recensements d'arrondissements les originaires de Nanga-Eboko.

A la faveur des travaux d'André Franqueville sur l'immigration à Yaoundé, nous savons qu'en 1967, près de 2 000 personnes vivant dans cette ville sont nées dans l'arrondissement de Nanga-Eboko. Les plantations de tabac de Batschenga, dans la Lékié, font encore travailler 200 originaires de l'arrondissement de Nanga-Eboko. Dans une étude monographique réalisée par nous en 1964 dans un village proche de Nanga-Eboko (1), sur les 80 descendants masculins d'un lignage, 46 seulement sont présents au village ; les 34 émigrés résidant à Nanga-Eboko, Yaoundé et Douala.

Le rôle attractif de Nanga-Eboko sur la population du département s'exerce surtout dans les limites de son arrondissement. Sur les 66 % de population originaire du département en 1967, moins de 8 % viennent des deux autres arrondissements de Minta et Mbandjok. Mais les sollicitations extérieures, notamment l'influence de Yaoundé et Douala sont plus fortes que l'attrait de la petite ville, et s'exercent directement sur les villages.

Nanga-Eboko aura-t-elle un meilleur rôle à jouer dans d'autres domaines ?

(1) Zengoaga, étude d'un village Camerounais et de son terroir dans la zone de contact forêt - savane. Mouton - 1969.

LA VILLE ET LES RELATIONS ECONOMIQUES ET SOCIALES -

LES GRANDS SECTEURS D'ACTIVITE -

L'utilisation des fiches de recensement nous permet de définir les grands types d'activité de la population âgée de plus de 15 ans. Voici schématisée dans un tableau, la structure professionnelle du centre urbain proprement dit (Nanga ville), comparée à celle de la population péri-urbaine (Nanga villages) et à celle de la population rurale de l'arrondissement.

- REPARTITION PROFESSIONNELLE DE 100 ACTIFS DE CHAQUE SEXE -

| | Nanga ville | Nanga villages | Zone rurale |
|---|-------------|----------------|-------------|
| SECTEUR PRIMAIRE | 27 | 40 | 47 |
| SECTEUR SECONDAIRE : | | | |
| artisanat | 11 | 1 | 10,5 |
| SECTEUR TERTIAIRE | | | |
| - commerce/transport | 16,5 | 1,7 | 6 |
| - fonctionnaires et employés des services publics | 8 | 0,2 | 7,5 |
| - domestiques et salariés divers | 13 | - | 11 |
| - divers | 1,5 | 0,1 | 2 |
| "ménagères" (1) | 77 | 43 | 84 |
| | - | 40 | - |

Ce tableau laisse soupçonner les grands types de relations d'ordre économique et social pouvant exister entre la petite ville et son arrière pays.

L'importance des ruraux -

En zone rurale la quasi totalité de la population active se consacre à l'agriculture. 2 % seulement des hommes y échappent ; quelques forgerons survivant à un passé artisanal en voie de disparition, quelques petits commerçants tenant boutique dans les plus gros villages, quelques

(1) Nous ajoutons à titre indicatif, cette catégorie de femmes, qui, bien que sans profession déterminée, ne peuvent pas être considérées comme "sans travail".

moniteurs d'enseignement, infirmiers, ou agents des postes agricoles. Tous les autres travaillent la terre. L'homme est producteur de cacao, de café, de riz, de bananes plantains ; d'une manière générale il ne s'intéresse qu'à la culture sous forêt. La femme cultive sur les savanes ce dont la famille a besoin pour se nourrir ; l'existence d'un surplus permet d'alimenter un petit commerce parfois important, d'arachides de sésame, de maïs, de tubercules...

Au sein de l'agglomération, le paysan tient encore une place importante. Dans les trois villages péri-urbains, les cultivateurs forment près de la moitié de la population active. Dans le centre urbain proprement dit 27 % des hommes et 40 % des femmes se consacrent à la terre.

C'est à la ville ou par l'intermédiaire de la ville que le cultivateur peut écouler sa production.

Les fonctions propres à la ville -

L'artisanat - Quasi inexistant dans les villages, l'artisanat s'est développé à la ville et dans les villages périphériques, où il occupe respectivement 11 et 10,5 % de la population active masculine. Il intéresse très peu les femmes, hormis quelques couturières.

L'artisanat traditionnel a pratiquement disparu. Il ne subsiste que deux ou trois forgerons et autant de potiers. Nanga-Eboko est surtout le siège d'un artisanat moderne s'attachant principalement aux métiers du bâtiment (maçons, menuisiers, charpentiers). Puis viennent les petits réparateurs (bicyclettes, montres, voitures) et quelques tailleurs, cordonniers, coiffeurs.

Le rayonnement de cet artisanat ^{ne} dépasse guère le cadre de la ville. Dans le domaine des relations avec la campagne, ces artisans agissent plus en tant que consommateurs ; ils forment une masse de clients pour les vendeurs de vivres du marché urbain.

Le secteur tertiaire - Ce secteur domine l'activité de la ville. Il intéresse 36 % de la population masculine du centre, et plus de 26 % de celle des villages riverains. Comme l'artisanat, il attire peu les femmes.

La manifestation la plus importante de ce secteur est le commerce auquel est lié en grande partie le transport.

Le commerce vivrier est à l'origine d'une gamme variée de vendeuses et revendeuses sur le marché quotidien de Nanga-Eboko. Mais la ville est

surtout le siège d'un plus grand commerce. Les acheteurs de produits d'exportation y résident et leur fonction ne s'exerce pas à sens unique. Ces commerçants sont aussi des importateurs de marchandises et produits manufacturés qu'ils mettent en vente dans leurs boutiques de la ville et sur les marchés ruraux. Cette double activité commerciale constitue le fait essentiel de l'économie régionale, celui qui domine la vie de relation entre la petite ville et son environnement. Après le commerce, par ordre d'importance, vient le groupe des domestiques (boys, gardiens, jardiniers) et des salariés divers, surtout des manoeuvres. Avec la catégorie des "divers" (Anciens combattants, marabouts, chefs de quartiers, catéchistes...) ils constituent plus de 14 % de la population active de la ville et 13 % de celle des villages de l'agglomération. Ils forment, comme les artisans, une masse de consommateurs favorisant les relations commerciales notamment dans l'approvisionnement de la ville en produits vivriers. Viennent enfin les employés de l'administration et des services publics, avec 8 % et 7,5 % de la population active masculine respective de la ville et des villages voisins. Siège des organes de commandement, la ville attire la population rurale du département. Un certain nombre d'affaires viennent se régler auprès des services compétents de la sous-préfecture, ou de la préfecture. A la ville se trouve aussi l'hôpital, des dispensaires importants officiel ou privé, des écoles, deux collèges, un centre d'apprentissage. Ajoutons aussi les missions. Après l'activité commerciale, ces relations d'ordre social constituent le second volet important du rôle de la ville.

LES COMMERCANTS DE LA VILLE

L'activité commerciale du département se manifeste au sein de 70 établissements surtout concentrés au chef lieu. Nanga-Eboko en possède plus de cinquante, les autres se répartissent entre Minta et Mbandjok. Ce sont des boutiques de taille très inégales allant du magasin construit en dur au centre de la ville, à la petite échoppe du quartier. Mais l'essentiel du commerce est aux mains d'une poignée de gros commerçants à activités multiples. Au nombre d'une dizaine, ceux-ci cumulent la vente au détail des marchandises importées et l'achat des produits agricoles d'exportation. Leur éventail de ventes est très large ; leur réseau s'insinue jusqu'au coeur des villages à la faveur des marchés mensuels ; de sorte que le villageois ne peut guère leur échapper.

Les boutiques de la ville exposent une grande variété de marchandises : tissus, vêtements, alimentation, articles de bazar, quincaillerie, bicyclettes outils et ustensiles divers... Souvent un débit de boisson vient compléter l'éventail des ventes. Les trois quart des commerces de Nanga-Eboko sont de ce type. Le quart restant se partage entre les bouchers, siégeant au marché, un boulanger, quelques gargotiers et tenants de bar.

A côté de ces commerçants les plus importants, l'on rencontre une foule de petits vendeurs ou revendeurs, détaillant à l'extrême ; on les trouve sur le pourtout de la place du marché, derrière un éventaire de fortune fait d'un assemblage de planches ou de caisses grillagées, dans les divers quartiers de la ville, dans les rues-mêmes, installés sur un pas de porte ou déambulant, les bras chargés de pagnes, ou portant leurs marchandises sur la tête dans une simple cuvette. Cerner l'importance de tous ces types de négoce ne parait pas simple. La diffusion extrême, allant jusqu'au micro-détail dont l'image la plus courante est la vente de deux ou trois cigarettes ou de quelques morceaux de sucre, met, peut-on-dire, le commerce à la portée de toutes les bourses. Cependant ce caractère diffus est quelque peu trompeur ; toute la gamme des petits vendeurs s'approvisionne auprès des boutiques car ils n'ont guère les moyens de se rendre à Yaoundé pour effectuer leurs achats souvent limités.

Les commerçants des boutiques eux-mêmes se regroupent en un nombre réduit de plus gros commerçants qui, pour mieux saisir le client ont divisé leur négoce en plusieurs boutiques réparties entre divers membres de la famille ou confiées à des gérants. De sorte qu'au sommet de la pyramide des vendeurs règne une dizaine de commerçants, Libanais, Grecs et Bamiléké. Possesseurs de camions, ce sont eux qui importent, depuis les magasins de gros de Yaoundé, l'essentiel des marchandises vendues dans le département. Le chemin de fer récemment ouvert, n'est pas utilisé pour cela, non qu'il ne soit pas rentable, mais parce qu'il rend obligatoire la tenue de statistiques... Or les commerçants locaux préfèrent ne pas laisser de traces...

Quel peut-être le volume de leurs ventes ?

Ce genre d'enquête se heurte bien sûr à des réticences. Après de nombreuses difficultés, nous avons pu établir pour chacun des commerçants de Nanga-Eboko, et de Minta, un catalogue des principaux articles vendus/en regroupés en grandes catégories, et estimer avec eux les quantités écoulées au cours de l'année 1967.

LE COMMERCE DES PRODUITS D'IMPORTATION DANS LE DEPARTEMENT

Notre estimation, établie en totalisant les déclarations de chaque commerçant dépasse en valeur, 225 000 000 de francs CFA (1), et se répartit ainsi :

| | |
|--|------|
| - Alimentation | |
| - boissons | 25 % |
| - viande fraîche | 7 |
| - épicerie | 6 |
| - poisson séché | 2,5 |
| - tissus, vêtements, chaussures | 24,5 |
| - articles ménagers bazar | 6,5 |
| - construction (bois, tôles, ciment) | 4 |
| - bicyclettes, vélomoteurs, et accessoires | 2,3 |
| - photo, radio et accessoires | 1,4 |
| - santé | 2,3 |
| - carburants, huiles | 8 |

A ces marchandises venant essentiellement de Yaoundé, ajoutons deux produits alimentaires dont l'origine est plus proche (régions limitrophes, riveraines de la Sanaga)

| | | |
|-----------|------------------|-------|
| - gibier | } frais ou séché | 5 |
| - poisson | | 5,5 |
| | | <hr/> |
| | | 100 % |

La valeur de ces chiffres peut être mise en doute ; disons que nous avons simplement un ordre de grandeur - Un exemple plus précis, nous a été donné par le seul commerçant qui accepta de nous fournir sa comptabilité intégrale.

ANALYSE DES VENTES D'UN COMMERCE IMPORTANT

(pour 1 000 francs de ventes annuelles, en 1967)

| | |
|----------------------------------|-----|
| - Boissons : | 405 |
| - Alimentation | 151 |
| - Articles ménagers, entretien : | 170 |

(1) Au commerce des boutiques, nous avons ajouté les importations de viandes, venant de l'Adamaoua, l'essence, et les produits pharmaceutiques. Sauf pour la viande ces données ne concernent pas la sous-préfecture de Mbandjok où les importations dues à la SOSUCAM faussent le problème, tout comme celles dues à la construction du chemin de fer.

| | |
|---|----|
| - Vélos, vélomoteurs, accessoires : | 97 |
| - Construction (bois, tôles, ciment) : | 65 |
| - Radio (postes, piles et accessoires) : | 37 |
| - Cigarettes : | 37 |
| - Articles de bazar, divers : | 26 |
| - Outillage | 12 |

1 000 francs CFA

La clientèle des boutiques est surtout constituée par les habitants de l'agglomération et des villages proches. Les ruraux les fréquentent lors de leurs déplacements à la ville, mais leurs moyens sont plus limités que ceux des fonctionnaires. La méthode consistant à hypothéquer une partie de sa récolte existe, mais le commerçant, pour vendre au villageois, préfère attendre le jour du marché.

LES MARCHES RURAUX

Les commerçants de la ville sont les animateurs des marchés ruraux. Il existe 26 marchés dans le département et chacun d'eux se tient à endroit fixe une fois par mois. En comptant les marchés urbains où l'on peut vendre ses produits chaque jour, cela fait un point de vente pour 7 villages environ. Aucun d'eux ne se trouve éloigné d'un marché, exception faite de ceux du nord de la Sanga pour lesquels le fleuve est un obstacle à la venue des commerçants.

L'importance des marchés est variable, il est de gros marchés où l'on vient de 20 à 30 km à la ronde ; d'autres n'attirent que les villages voisins. Cela tient surtout à l'intensité du peuplement, à laquelle correspond une intensité de la production. Les plus gros marchés se situent en pays Bamvélé, au Nord-Est du département, où la densité de population est supérieure à 12 habitants au km², alors qu'elle n'est ailleurs que de 3 à 4. L'importance du marché varie avec l'état des pistes. Si l'accès est facile, s'il n'a pas trop plu, commerçants et vendeurs viennent plus nombreux. D'une manière générale, l'animation est la plus grande durant la campagne cacaoyère, d'Octobre à Mars.

Tous les marchés de la région présentent les mêmes caractères. L'on retrouve partout les trois éléments principaux : acheteurs de produits d'exportation, marchands ambulants vendeurs de produits importés, et paysannes vendeuses de vivres.

Prenons l'exemple du marché de Berkong, sur la grande route, à 30 km à l'Est de Nanga-Eboko, et se tenant le 17 de chaque mois.

Le centre de la place du marché est occupé par les "acheteurs de produits". Ils installent leurs énormes balances "romaines" sur une potence de bois. Ces stands de pesée sont au nombre d'une quinzaine durant la grande saison. Mais en réalité la plupart des acheteurs ne sont que des démarcheurs agissant pour le compte de 3 commerçants de Nanga-Eboko et 1 de Minta. Ils achètent surtout du cacao. Les paysans venus des environs, portent leur charge sur la tête, car la plupart viennent à pied. Seuls ceux de la grande route peuvent profiter d'une "occasion". Ces vendeurs déposent leur charge à l'entrée du marché où un vérificateur apprécie la qualité. Puis à l'heure d'ouverture, l'on se presse autour des balances. En deux heures tout est vendu. Les tonnages sont variables. En pleine saison, de 4 à 8 tonnes de cacao sont livrées au commerce ; le café dépasse rarement 100 à 200 kg ; comme le sésame et le palmiste, tandis que l'arachide peut atteindre près de 2 tonnes.

Après la vente l'on s'affaire autour des marchands ambulants. Ceux-ci sont installés sur le pourtour du marché dans des abris sommaires construits par les habitants du village où se tient le marché. Leur nombre varie suivant la saison ; en pleine campagne cacaoyère ils sont une quarantaine, mais rarement plus de 10 en morte saison. Leur éventaire contient tout ce que l'on peut trouver dans les boutiques de la ville. Ces vendeurs ^{agissent} pour le compte des gros commerçants de Nanga-Eboko ou de Minta, ou pour leur propre compte, mais dans ce cas ils s'approvisionnent le plus souvent chez ces gros commerçants, de sorte que l'on retrouve sur le marché la domination des commerçants de la ville. Après avoir acheté le cacao, ils écoulent leurs marchandises. Les vendeurs ambulants sont, pour 50 %, des Bamiléké.

Le troisième élément du marché est le coin des vivres. Dans un angle du marché, de 30 à 50 paysannes sont assises derrière quelques petits tas de produits vivriers : tubercules divers, maïs, arachides, huile de palme, et des aliments cuits tout prêts à la consommation. Mais elles vendent surtout du vin de maïs, le "dolo" ; il s'en écoule plus de 350 litres quand le marché est animé, tandis que les produits vivriers vendus ne dépassent pas 100 kg au total.

L'aire d'attraction du marché de Berkong s'allonge sur plus de 20 km de part et d'autre, le long de la grande route ; vers l'intérieur, elle ne dépasse pas 10 km au Nord et au Sud de la route. La facilité des communications accroît la zone de drainage. Cette aire recoupe les petites zones d'influences des marchés voisins. Un même

village peut ainsi écouler ses récoltes dans deux ou trois marchés parfois. Le marché est bien sûr une manifestation attractive, mais il y a une raison économique à cela ; les conditions de stockage des produits sont médiocres chez ces paysans du Sud et les récoltes peuvent s'échelonner dans le temps; l'on vend ainsi par petites quantités sans être obligé de stocker ses produits. Pas plus que la récolte l'on ne sait d'ailleurs garder l'argent et il est commode d'avoir plusieurs marchés à proximité.

Les commerçants de Nanga-Eboko se rencontrent sur tous les marchés du département. En période creuse, quand les achats deviennent insuffisants pour rentabiliser les déplacements, ils abandonnent à un commerçant de Minta les marchés de l'Est du département. La zone de drainage revenant à Minta ne déborde guère les limites de son arrondissement. Elle franchit parfois vers l'Est les limites départementales pour atteindre deux marchés du Lom et Djerem en saison cacaoyère. Inversement, sur les limites Est et Sud du Département l'on remarque l'intrusion de commerçants de départements voisins ou la fuite sur des marchés extérieurs de cacao et de café ; mais de part et d'autre de ces frontières départementales vivent des gens étroitement apparentés et aux déplacements coutumiers s'ajoute l'éloignement de Nanga-Eboko ou de Minta accentué par le mauvais état des pistes. Les commerçants ne se déplacent pas volontiers sur ces marchés périphériques.

Les produits achetés sur les marchés ruraux sont acheminés à Nanga-Eboko ou à Minta et de là sont conduits à Yaoundé où résident les exportateurs. Le cacao notamment est livré à six maisons de gros, dont trois sont nettement plus importantes : l'Union Trading du Cameroun, la Compagnie Soudanaise et la Société Commerciale de l'Ouest Africain.

Les marchandises gagnent ensuite le port de Douala. En 1967, 1 600 tonnes de cacao et 200 tonnes de café ont été achetées sur les marchés de la Haute Sanaga. A ces produits riches viennent s'ajouter l'arachide (environ 300 tonnes) et des produits vivriers qu'ils revendent à Nanga-Eboko ou qu'ils écoulent dans "leurs" quartiers de Yaoundé (maïs et graines de "courges" notamment). L'un d'eux vendit à Yaoundé en 1967, 4 tonnes de maïs et une tonne de graines de courges. Depuis l'ouverture du chemin de fer quelques commerçants effectuent des envois de produits vivriers divers sur Yaoundé ou Douala. Six tonnes ont ainsi été expédiées en 1969.

Le paddy (500 tonnes) fait l'objet d'un circuit commercial différent. Il n'est pas vendu dans les marchés mensuels mais un commerçant de Nanga-Eboko effectue le ramassage dans les villages producteurs pour le compte de la rizerie de la ville (Société Africaine de Prévoyance), qui se charge, après usinage, d'écouler le riz à Nanga-Eboko et surtout Yaoundé.

La valeur des ventes des grands produits agricoles sur les marchés ruraux du département (cacao, café, arachide, sésame et riz) dépassait en 1967, 110 000 000 de francs CFA.

Le commerce des produits vivriers comme le maïs ou les graines de courges n'a pu être chiffré sur l'ensemble des marchés ; nous n'en avons donné que quelques exemples. Les ventes de vivres sont beaucoup plus importantes à la ville.

L'APPROVISIONNEMENT DE LA VILLE EN PRODUITS VIVRIERS

Dans le domaine de l'alimentation, les boutiques de la ville ne jouent qu'une rôle secondaire. Les produits alimentaires vendus par les commerçants sont des produits de luxe n'intéressant qu'une fraction de la population urbaine. Le commerce vivrier des marchés ruraux ne dépasse guère le cadre des villages limitrophes, hormis les achats des commerçants.

La ville a besoin de nourriture.

Elle produit elle même une partie de ses besoins. Dans le centre urbain de Nanga-Eboko 40 % des femmes actives sont cultivatrices, et près de la moitié des femmes adultes des trois villages de l'agglomération ont des champs. Mais leur production est insuffisante pour nourrir la population de Nanga-Eboko. Aussi le marché vivrier urbain, se tenant chaque jour voit-il venir des femmes de villages plus éloignés. Le long des deux routes principales, vers l'est et vers le nord, l'on vient de 15 à 20 km, surtout le Samedi où le marché est plus important. La route nord, suivant le tracé du chemin de fer, de création récente, a vu s'installer des villages entiers au cours des trois dernières années, et la population y vit essentiellement de la vente de vivres sur le marché de Nanga-Eboko.

Le volume des ventes atteint quotidiennement de 40 à 60 000 francs ; plus de la moitié pour les vivres locaux (tubercules, arachides, maïs, canne à sucre, bananes plantains, feuilles et fruits divers...) le reste revenant surtout au gibier et au poisson, le plus souvent séchés, et pour une faible part aux aliments déjà préparés pour la consommation.

Ce sont surtout les productrices elles-mêmes qui se chargent de la vente, mais il existe aussi un bon nombre de revendeuses qui achètent à l'entrée du marché pour revendre ensuite. Les prix sont beaucoup plus élevés que dans les villages. Un régime de plantain voit son prix doubler à l'entrée de la ville. La vente au détail, par très faibles quantités fait considérablement monter les prix au kg. L'arachide décortiquée vendue par petites boîtes ou par gobelets atteint l'équivalent de 80 francs le kg, quatre fois plus qu'elle n'est payée, en coques au marché de brousse. Le poisson séché est passé à 450 francs le kg, vendu par petits tas, alors qu'au bord de la Sanaga, à 15 km de la ville il ne vaut pas plus de 100 à 150 francs. Sauf pour les tubercules et les feuilles de manioc, les prix sont au moins le double de ceux qu'autorisent les mercuriales départementales.

Dans le village de Nguinda se tient chaque Dimanche un petit marché vivrier, mais son importance est plus limitée, à la fois dans l'espace (rayon de 5 à 6 km) et en volume (trois à cinq mille francs de vente seulement).

Les prix élevés liés à un approvisionnement insuffisant sont un problème difficile pour les habitants de la ville. Les plus fortunés, ou ceux qui ont un véhicule à leur disposition, mettent à profit leurs déplacements pour s'approvisionner en cours de route.

Les ventes de produits vivriers, ou de bois peuvent également s'effectuer le long des routes, surtout sur l'axe principal traversant le département (route de Yaoundé au Cameroun du Nord). Depuis longtemps les villageois ont compris l'intérêt que présente pour eux la circulation sur cet axe. Les cars, les camions circulant entre Yaoundé et les villes du Nord, forment une clientèle permanente pour les régimes de bananes et les produits des champs vivriers. Les fonctionnaires de Nanga-Eboko profitent aussi de ce commerce, pour s'approvisionner à meilleur compte qu'au marché urbain. Plusieurs sondages effectués sur cette route, nous permettent d'évaluer à 1 000 francs par kilomètre les marchandises vendues chaque semaine. Ce qui se traduit en moyenne par 7 à 8 000 francs de revenu annuel par famille vivant près de la route. Les principaux produits vendus sont le bois, de construction et de chauffage, les bananes, la canne à sucre, des tubercules et vivriers divers, du vin de palme et de maïs, et un peu de gibier. Les prix sont sensiblement constants au delà d'un rayon de 10 km des petites villes de Nanga-Eboko et de Minta, et l'on n'achète guère dans ce voisinage où les habitants préfèrent se rendre à la ville pour vendre leurs récoltes.

L'INFLUENCE SOCIALE DE LA VILLE

La présence de divers services, officiels ou privés, est créatrice de relations entre la petite ville et le territoire qu'elle administre. Le rôle de l'administration, de l'enseignement, des services de santé, est à l'origine de déplacements temporaires des populations villageoises.

L'Administration et les services techniques

Le nombre des fonctionnaires de l'administration n'a cessé de croître à Nanga-Eboko depuis une dizaine d'années. Avec la création de la préfecture en 1964, une hiérarchisation de la fonction administrative s'est dessinée, mais sans grande vigueur. La préfecture transmet les directives reçues de la capitale. Les sous-préfectures ont davantage un rôle organisateur à jouer, mais le relais avec les villages n'existe pas. Chefs de villages et chefs de cantons ne sont que les héritiers d'une coutume de plus en plus contestée ; ils n'ont guère d'autorité sur les villageois qui, pour la moindre affaire doivent aller directement à la sous-préfecture.

L'absence de relais se retrouve également avec les services techniques installés à la ville. La justice coutumière du village ne suffit souvent pas à régler les querelles qui sont portées devant le sous-préfet ou le tribunal départemental. Les échanges postaux, d'argent ou de courrier, rendent nécessaire un déplacement à la sous-préfecture. L'agriculture parmi ces services techniques, paraît la mieux structurée ; entre la circonscription agricole départementale et les villages existe un échelon intermédiaire, le poste agricole, qui assure la diffusion de plants, de matériel ou de produits phytosanitaires jusque dans les villages.

Les nombreux déplacements engendrés par la présence de l'administration et des services techniques à la ville marquent la vie régionale. L'on a le sentiment de dépendre d'un arrondissement puis d'un département et les limites administratives établissent de plus en plus une coupure nette dans l'influence spatiale de la petite ville. Il est d'autres services, officiels ou privés, mieux répartis sur l'ensemble du territoire mais dont les plus efficaces sont ceux de la ville.

l'enseignement :

Le taux de scolarisation global du département, selon les statistiques officielles de l'Education Nationale, est voisin de 65 % dans la Haute-Sanaga. Mais à Nanga-Eboko l'effectif scolarisé est supérieur à la population scolarisable des jeunes de 6 à 14 ans. Les écoles de la ville attirent les jeunes ruraux. L'agglomération fournit l'essentiel du nombre des élèves, mais 33 % viennent des villages de l'arrondissement ; 6 % seulement sont originaires des deux autres arrondissements de Minta et Mbandjok.

Quant à l'enseignement secondaire, il est peu significatif dans les relations régionales ; la plupart des élèves sont des enfants de fonctionnaires vivant à Nanga-Eboko mais originaires d'autres départements, au gré des affectations du père.

La santé :

A l'hôpital de Nanga-Eboko, comme dans les dispensaires, environ 90 % des consultants viennent du centre urbain ou des villages de l'agglomération ; 9 % viennent des autres villages de l'arrondissement et 1 % seulement des deux autres arrondissements.

Au total, l'influence sociale de Nanga-Eboko s'exerce davantage dans le cadre de son arrondissement, que dans celui du département, et la zone de relation la plus fréquente ne déborde guère l'agglomération elle-même.

X X X

Petite ville née de l'administration, animée par ses fonctions commerciales, Nanga-Eboko n'a pas sur la campagne environnante une influence telle qu'elle ait pu structurer une petite région. Un cadre territorial lui a été tracé par l'administration. Ce petit centre a attiré une part de la population du département mais le rôle attractif des centres d'embauche et des villes du Sud et de l'Ouest, Yaoundé et Douala notamment, est plus fort.

La fonction la plus vigoureuse est le commerce. Revêtant le double aspect de collecte des produits agricoles et de diffusion des marchandises importées, le commerce se divise et s'insinue dans les campagnes par les marchés ruraux. L'emprise commerciale de Nanga-Eboko s'étend à l'ensemble du département mais son intensité décroît

du centre urbain vers la périphérie. Au sein de l'agglomération les relations sont les plus fréquentes ; importantes encore dans les limites de l'arrondissement, elles sont affaiblies au-delà par l'influence de petits noeuds commerciaux constitués par les chefs-lieux des deux autres arrondissements, Minta surtout, plus que Mbandjok de création encore trop récente.

L'arrondissement paraît être en effet le niveau important des relations commerciales. Bien que les forces commerçantes de Nanga-Eboko soient supérieures, il n'y a pas de hiérarchisation du réseau commercial entre les centres. Chaque arrondissement évolue de façon autonome ; l'importation et l'exportation s'effectuent directement entre le chef-lieu d'arrondissement et la capitale, Yaoundé, distante tout au plus de 250 km., sans lien de subordination au chef-lieu du département.

Les fonctions sociales liées à la présence de divers services renforcent le rôle de l'arrondissement. Au-dessus, au niveau préfectoral, les services n'apparaissent que comme le lien entre le département et la capitale. Au-dessous, l'on ne trouve plus de relais entre la sous-préfecture et les villages.

La croissance de Nanga-Eboko, marquée surtout par l'augmentation du nombre des habitants et le développement du secteur tertiaire, s'est-elle accompagnée d'un développement économique ? Dans le domaine agricole, l'on peut constater depuis une dizaine d'années une augmentation de la production cacaoyère, née de l'effort des services agricoles. Mais l'on remarque parallèlement la disparition de la culture du tabac de cape, la diminution des tonnages exportés d'arachides et de sésame. La riziculture, malgré l'installation il y a cinq ans à Nanga-Eboko d'une ferme chinoise de démonstration, n'a guère progressé au-delà d'un cercle circonscrit à l'agglomération. D'autres indicateurs peuvent être fournis par la circulation monétaire ou les budgets administratifs.

Les ressources budgétaires locales sont alimentées surtout par la collecte des impôts. Ces recettes ordinaires fournissent quelques 25 000 000 de francs à la commune de Nanga-Eboko. Les impôts sur le revenu, pour la part issue du commerce, n'apportent que 2 000 000 de francs ce qui est bien peu en regard du volume des ventes que nous avons estimé. En retour, cet argent sert surtout à couvrir les frais de fonctionnement de l'administration et la solde des fonctionnaires. La fraction revenant aux investissements locaux est faible : rien dans le

domaine de la production, un peu pour l'entretien des pistes, un peu plus pour les équipements sociaux (enseignement, santé, jeunesse et sport).

Les mandats émis en 1969 à la poste de Nanga-Eboko sont légèrement inférieurs en valeur à ceux de 1965, tandis que les mandats reçus sont en régression de 10 %.

Dans le domaine de l'habitat, la case traditionnelle en matériaux du pays, murs de terre et toit de nattes, forme 98 % des habitations rurales, 90 % de celles des villages de l'agglomération et des quartiers de la ville et 52 % de celles du noyau urbain proprement dit. Les bâtiments en dur ne concernent encore que l'administration, hormis les quelques maisons des commerçants ou des fonctionnaires locaux.

L'amélioration de l'habitat ne se manifeste que timidement avec l'apparition de la toiture de tôle sur les murs de terre : 13 % des habitations de la ville, 7 % des cases du reste de l'agglomération, 2 % seulement des cases en zone rurale.

Trop proche peut-être de la capitale, Nanga-Eboko n'a pas eu la force de s'extraire de la zone d'influence de Yaoundé en organisant son propre espace. La ville ne fait pas même figure de relais dans son département avec les autres petits centres, hors du plan strictement administratif. Les liens n'existent pas plus avec les petites villes des départements voisins. Chacun de ces petits centres ne paraît être qu'une branche indépendante d'un éventail économique dont l'axe est Yaoundé.

J. TISSANDIER

OFFICE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE
OUTRE-MER

REPUBLIQUE FEDERALE
DU
CAMEROUN

CENTRE ORSTOM
DE
YAOUNDE

**ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE URBAINE
AU CAMEROUN**

effectuées par la section de Géographie